



HAL
open science

Gloutonnerie et avarice. Le témoignage du latin dans l'élaboration d'archétypes littéraires antiques

Tatiana Taous

► **To cite this version:**

Tatiana Taous. Gloutonnerie et avarice. Le témoignage du latin dans l'élaboration d'archétypes littéraires antiques. Jean-Philippe Guez, Liza Méry, Jocelyne Peigney (dir.). Dévorer, dépenser dans le monde gréco-romain, Bordeaux, Ausonius, pp.165-186, 2020, 978-2-35613-365-6. hal-03133272

HAL Id: hal-03133272

<https://cyu.hal.science/hal-03133272v1>

Submitted on 5 Feb 2021

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Copyright

Gloutonnerie et avarice.

Le témoignage du latin dans l'élaboration d'archétypes littéraires antiques.

Tatiana Taous
Nice Sophia Antipolis (ESPE)

1. Introduction

1. 1. Dévorer / dépenser : une matrice métaphorique

D'un point de vue socio-économique, l'idée que l'on dépense primitivement pour se nourrir est inscrite dans la grille des économistes, qui évaluent la santé des sociétés et leur niveau de développement à l'aune des dépenses dévolues à l'alimentation. Ces dernières figurent en première place de la grille, car toute population consacre une partie de son budget à l'alimentation. Plus la société est bien portante, "développée", plus le budget réservé à l'alimentation réduira, ce dernier pouvant être consacré à d'autres dépenses, moins immédiates, comme le textile ou encore la culture et les loisirs. Ces *habitus* sociaux trouvent également un ancrage dans les usages linguistiques et tel est l'objet du présent ouvrage qui s'attache à étudier les réseaux métaphoriques entre *dévorer* et *dépenser* en analysant les interférences sémantiques entre les domaines économique et financier, d'une part, et le domaine alimentaire, de l'autre. Si le fait linguistique et les liens entre les deux domaines paraissent relativement bien ancrés dans les langues française, grecque et latine, ils n'ont toutefois pas été relevés par les linguistes travaillant précisément sur les matrices métaphoriques.

Une matrice métaphorique se définit comme "un moule" "rassemblant tous les métaphorisants exprimant la même notion"¹ : dans les différentes études rassemblées dans cet ouvrage, la dépense constitue le métaphorisé, le champ lexical de la nourriture, les différents métaphorisants, ce que l'on pourra modéliser² ainsi : ARGENT = ALIMENT. Ce réseau, parce qu'il est récurrent dans les textes, "s'insère [...] dans une série métaphorique"³ et constitue donc une véritable matrice. L'originalité de cet ouvrage réside dans le fait que cette matrice, intuitivement repérée par les éditeurs scientifiques, n'a été relevée ni par J. Taillardat, ni par G. Lakoff & M. Johnson. Ainsi, si J. Taillardat constate un rapport morphologique et sémantique entre le nom du gosier et la notion d'étroitesse⁴ et que G. Lakoff & M. Johnson notent l'équivalence métaphorique ARGENT = TEMPS⁵, aucun de ces travaux n'a réellement mis en valeur la matrice ARGENT = ALIMENT, ce qui peut s'expliquer par le fait que certaines structures métaphoriques sont tellement intégrées à la langue qu'elles ne font plus image⁶. G. Lakoff & M. Johnson constatent cependant que certaines structures "font tellement

¹ Taillardat 1977, 349.

² À la suite de Lakoff & Johnson 1980.

³ Taillardat 1977, 350.

⁴ Taillardat 1977, 352.

⁵ Lakoff & Johnson 1980, 70.

⁶ Lakoff & Johnson 1980, 60.

partie de notre manière conventionnelle de penser le langage qu'il est parfois difficile d'imaginer qu'elles puissent ne pas correspondre à la réalité¹, d'où la pertinence de remonter à la genèse de ces matrices afin d'en comprendre le fonctionnement anthropologique sous-jacent. C'est sur ces réalités portées par la langue et, en somme, sur la genèse et les réalisations littéraires de cette matrice que le présent ouvrage a souhaité s'attarder.

Or, la première difficulté est d'adopter une posture réflexive permettant d'analyser les origines – souvent complexes parce que brouillées par des siècles d'images et d'associations d'idées – de nos structures métaphoriques. La seconde difficulté repose sur la variabilité axiologique d'une matrice dont la connotation varie selon les contextes économiques, idéologiques et / ou politiques². Ainsi, l'expression fr. *société de consommation*, qui entérine les liens entre domaine économique-financier et domaine alimentaire, suggère qu'une société "consomme", i. e. "dépense" de l'argent en fonction de besoins qui ne sont pas toujours réellement nécessaires, lorsque le terme est pris en mauvaise part ; et si l'après-guerre voit dans une société qui "consomme" l'indice d'une relance économique et d'une hausse du pouvoir d'achat, le même critère peut devenir un signe de décadence de la société, en ce sens que la population consomme de manière non raisonnée, gaspille : *dépense* et *parcimonie* paraissent donc aller de pair et nécessiter un savant dosage, l'un et l'autre appartenant à un même domaine d'expérience malgré leur antonymie première³.

Les perspectives économique, sociale et linguistique, brièvement abordées ici, confirment donc la pertinence d'étudier comme un binôme stable *dévoré et dépenser* et le présent article, en choisissant d'aborder la notion de dépense sous son revers antonymique (l'avarice), propose d'explorer la question en empruntant une voie détournée.

1. 2. Glotonnerie et avarice : une coordination a priori intempestive

Les premières données iconographiques invitent à penser que le couple *glotonnerie et avarice* présente une coordination a priori intempestive. En effet, depuis le XVII^e siècle, l'avarice est souvent associée à la privation et à la sécheresse physique et morale qui en découle⁴. Afin de rendre cette sécheresse, les peintres représentent l'avarice sous les traits de personnages âgés, ridés et souvent, étiques. Les caractéristiques physiques de l'avarice rejoignent alors celles de la pauvreté et la distinction physique entre les deux (vieillesse, rides, maigreur) n'est alors plus évidente. Le témoignage des Anciens confirmerait les liens entre, d'une part, vieillesse et pauvreté⁵ et d'autre part, avarice et pauvreté⁶, ce qui rend dès lors possible la troisième proportionnelle, à savoir le croisement vieillesse / avarice, même si ce dernier n'est pas directement attesté. L'image d'un personnage glouton, gavé de nourriture,

¹ Lakoff & Johnson 1980, 21.

² Lakoff & Johnson 1980, 33. Sur les métaphores autour de l'inflation, voir Lakoff & Johnson 1980, 42-44.

³ B. García-Hernández (1990, 131-132) parle de "complémentaires lexicaux". Voir déjà Aristote dans *L'Éthique à Nicomaque* (4.1121a), cité plus bas.

⁴ Hamon 2008, 24-30.

⁵ Sur les représentations de Γῆρας (Vieillesse) comme allégorie possible de Πενία (Pauvreté) dans l'iconographie vasculaire de la Grèce classique, voir Jacquet-Rimassa 2014, 187-188.

⁶ Voir, par exemple, le témoignage du mime Publilius Syrus (I^{er} s. a.C.) qui atteste, dans ses *Sententiae* (1.6-7), de la relation étroite entre *inopia* et *avaritia* : *Inopiae desunt multa, AVARITIAE OMNIA. / Instructa inopia est IN DIVITIIS CVPIDITAS*. "À la pauvreté manque bien des choses, MAIS À L'AVARICE, TOUT MANQUE. LE DÉSIR DANS LES RICHESSES doit son origine à la pauvreté." (traduction personnelle)

paraît donc aux antipodes des représentations possibles de l'avare, puisque sa mesquinerie d'âme le conduit à paraître aussi pauvre que le plus démuné des hommes.

Toutefois, si l'avare n'est jamais représenté sous les traits d'un glouton dans l'iconographie et si, la majorité du temps, l'objet prototypique reste la bourse (dans les Cavalcades médiévales) ou les pièces d'or, il n'en reste pas moins que l'une des caractéristiques de ce personnage est l'avidité et la cupidité (voir *in diuitiis cupiditas* chez Publilius Syrus). L'avare, si l'occasion se présente sans que cela ne se fasse aux dépens de sa fortune personnelle, n'hésiterait pas à profiter du bien d'autrui et à rêver bombance. Telle est donc notre hypothèse de travail, confirmée à la fois par l'angl. *greed* (qui signifie, selon les contextes, aussi bien "avidité" (argent, pouvoir...) que "gourmandise") et par la double valeur sémantique de fr. *avarice* (1. "désir de garder l'argent amassé" – trait a priori incompatible avec la dépense – 2. "avidité, soif d'accumuler de l'argent" – trait potentiellement compatible avec la dépense)¹, corroborant ainsi l'idée que la gourmandise puisse être une des caractéristiques de l'avare. Par conséquent, on se demandera si l'image de l'avare coïncide avec celle du glouton et si les textes associent au binôme *dépenser / dévorer* un agent dont la caractéristique serait d'être avare. Cette hypothèse de travail trouve un point d'ancrage dans un célèbre antécédent littéraire :

MOLIERE, *L'Avare*, Acte III, scène 1 :

HARPAGON, *en lui mettant la main sur la bouche*. — Ah traître, TU MANGES TOUT MON BIEN.

[...]

VALÈRE. — Apprenez, Maître Jacques, vous, et vos pareils, que c'est un coupe-gorge, qu'une table remplie de trop de viandes ; que pour se bien montrer ami de ceux que l'on invite, il faut que la frugalité règne dans les repas qu'on donne ; et que suivant le dire d'un ancien, IL FAUT MANGER POUR VIVRE, ET NON PAS VIVRE POUR MANGER.

HARPAGON. — Ah que cela est bien dit ! Approche, que je t'embrasse pour ce mot. Voilà la plus belle sentence que j'aie entendue de ma vie. IL FAUT VIVRE POUR MANGER, ET NON PAS MANGER POUR VI... Non, ce n'est pas cela. Comment est-ce que tu dis ?

Le lapsus d'Harpagon, dans son appréciation de la parole proverbiale rapportée par Valère², semblerait indiquer que malgré un désir de refréner la dépense en mets peu utiles, l'argument hygiénique n'en est pas un et que cet avare serait l'un des premiers à vivre... pour manger ! C'est donc sur cette tension et la triplète *dépenser – dévorer – lésiner/désirer*³ que nous souhaiterions travailler.

¹ Voir *TLFi*, s. v. "avarice".

² Cette sentence a fait l'objet, dès l'Antiquité, de nombreux commentaires : éthiques et moraux, d'une part (voir PLUT., *GELL. NA* 19.2.8), stylistiques (efficacité de la formulation), de l'autre (*Rhet. Her.* 4.28.39, reprise au XIV^e siècle par Folchino dei Borfoni qui attribue l'analyse à Cicéron). Cette parole, devenue proverbiale, est sans doute ancienne, à en croire la morphologie prise par *edere* (alors, *esse*). Enfin, une formulation analogue se retrouve dans l'un des sermons d'Augustin, attestant ainsi de la pérennité de l'adage (AUGUST. *Serm.* 51).

³ Conformément à la double valeur sémantique du fr. *avarice*.

2. Approcher la triplette *dévoré – dépenser – lésiner/désirer*

2. 1. L'avarice chez les Anciens : lésinerie ou cupidité ?

2. 1. 1. Les données du grec

Les rapports de l'homme à l'argent et aux biens matériels ont rapidement interpellé les philosophes et moralistes de l'Antiquité qui y ont vu l'un des révélateurs possibles des travers de l'homme. Chez Aristote, ces rapports sont à réinscrire dans la question plus large de la "prodigalité" (ἐλευθεριότης), qualité dont l'ἀνελευθερία constitue l'un des pans négatifs au côté de l'ἄσωτία, autre pan négatif (voir le préfixe privatif des deux termes) mais qui en constitue le versant excessif, mettant donc également à mal le juste milieu prôné par l'idéal aristotélicien, notamment dans l'*Éthique à Nicomaque*. D'après Aristote (*Eth. Nic.* 4.1121a.10-15), l'ἀνελευθερία se manifeste par deux attitudes, rarement réalisées simultanément chez le même individu (*Eth. Nic.* 4.1121b.15-20) : le refus de "donner", de dépenser (τῷ δίδοναι μὲν ἐλλείπει) – soit le fait de "lésiner", d'être regardant à la dépense – ; le fait de "prendre", de convoiter, en somme, le désir d'acquérir et d'amasser des biens (τῷ λαμβάνειν δ' ὑπερβάλλει).

Qui, de la lésinerie ou de la cupidité, représente la caractéristique première de l'avare ? Les locuteurs modernes associent spontanément l'avarice au fait de regarder à la dépense : les données aristotéliciennes, en faisant du refus de donner le premier trait définitoire de l'ἀνελευθερία, irait dans le même sens. Le fait de ne pas donner gagnerait également à être rapproché de la pratique de l'évergétisme et permettrait de rendre compte du procédé de désignation à l'origine du terme "avarice" en grec. En effet, ἀνελευθερία est certes en rapport avec ἐλευθεριότης "générosité" – dont il constitue l'antonyme lexical –, mais également avec ἐλευθερία "statut d'homme libre", dont il constitue l'antonyme formel : l'ἀνελεύθερος s'oppose donc à la fois au "prodige, généreux" (ἐλευθέριος) et à l'homme libre (ἐλεύθερος), parce que son attitude est précisément contraire à celle du citoyen. En grec, le sens d'"avarice" serait secondaire¹ et procéderait d'une dérivation sémantique par restriction de sens : le terme ἀνελευθερία s'applique originellement à toute personne dont "le comportement et les manières sont indignes d'un homme libre". Nous émettons alors l'hypothèse que cette dénomination prendrait son ancrage dans le monde sociopolitique, qu'elle serait relayée par la pratique de l'évergétisme et des banquets publics donnés par la cité (à partir des tributs prélevés sur les cités vaincues), puis par des citoyens riches (lors de liturgies) pour régaler les citoyens moins fortunés et qu'elle correspondrait donc à des *realia* bien spécifiques². Or il est probable que certains citoyens fortunés se sont refusés à honorer par des largesses leurs concitoyens et que l'avarice a constitué l'acte anticivique le plus usuellement observé chez de riches citoyens, ce qui expliquerait que le terme ἀνελευθερία ait pu se spécialiser dans le sens d'"avarice-cupidité" (outre Aristote, voir XEN. *Cyr.* 8.4.32).

Toutefois, Aristote emploie également d'autres qualificatifs pour désigner l'avare, tel φιλοχρήματος, φειδωλός ou γλίσχρος (ARIST. *Eth. Nic.* 4.1121b.10-20). Ces termes sont alors

¹ Voir déjà E. Helmer (dir., 2016, note 10) qui rejette, chez Platon, la traduction systématique de ἀνελευθερία par "avarice" et confère au terme un sens compositionnel ("manque de sens de la liberté, au sens de mesquinerie et de bassesse"). Platon distingue en effet l'ἀνελευθερία et la φιλοχρηματία, cette dernière dénotant littéralement la "passion des richesses".

² Sur ces procédures de libéralité et de générosité et le rôle des prêtres, agonothètes, gymnasiarques et stéphanophores lors de leur entrée en charge, voir Schmitt-Pantel 1992, 359-373.

plus proches de l'idée de cupidité, ce qui laisse à penser à l'importance de ce trait de caractère dans la définition de l'avare¹. Les données médiévales corroborent cette remarque, puisque les prédicateurs médiévaux, cherchant à spécifier les traits de l'avare afin de conduire les auditeurs à se défier et se prémunir de ce défaut, ne définissent jamais l'avarice comme lésinerie². Au contraire, les listes des attitudes servant à illustrer l'avarice renvoyaient plus volontiers au "souci excessif du gain"³. L'iconographie se fait le relais de cette conception en représentant volontiers des couples de vieillards entretenant une relation presque charnelle (vue et toucher) avec leurs biens et fortune⁴. Le paradoxe de l'avare serait qu'il ne dévore pas son bien, mais serait sans scrupule pour s'accaparer, "prendre" le bien d'autrui, cet accaparement trouvant une réalisation privilégiée dans la consommation de repas. Des ponts se tissent dès lors entre l'avare cupide et le prodigue dispendieux, car l'avarice peut, à l'occasion, affecter aussi bien l'un que l'autre. C'est alors la recherche excessive de biens qui les rattache à cette catégorie : dans un mouvement généralisant, peut être qualifié d'ἀνελεύθερος celui qui cherche à acquérir des biens pour les dévorer en plaisirs variés ((1) ARIST. *Eth. Nic.* 4.1121a.30 : Ἀλλ'οἱ πολλοὶ τῶν ἀσώτων, καθάπερ εἴρηται, καὶ λαμβάνουσιν ὅθεν μὴ δεῖ, καὶ εἰσὶ κατὰ τοῦτο ἀνελεύθεροι. Ληπτικοὶ δὲ γίνονται διὰ τὸ βούλεσθαι μὲν ἀναλίσκειν, εὐχερῶς δὲ τοῦτο ποιεῖν μὴ δύνασθαι· ταχὺ γὰρ ἐπιλείπει αὐτοὺς τὰ ὑπάρχοντα. Ἀναγκάζονται οὖν ἑτέρωθεν πορίζειν. "Mais la majorité des prodigues, comme nous l'avons noté, prennent aussi là où il ne faut pas, et ils sont sous ce rapport des hommes parcimonieux. Ce qui les rend fortement enclins à prendre, c'est qu'ils veulent dépenser mais ne peuvent pas facilement le faire, parce que les ressources leur font rapidement défaut et qu'ainsi ils sont obligés [...] de s'adresser à d'autres sources." (J. Tricot 1959)).

2. 1. 2. Les données du latin

En latin, les termes *cupidus*, *avarus*, *avidus* procèdent tous d'une base de dérivation impliquant le désir, la convoitise (cf. *aveo*, *cupio*) et renvoient donc majoritairement au désir de "prendre". La productivité de ces radicaux⁵ invite à penser que, chez les Latins, l'avare est avant tout λήπτικος, pour reprendre le mot d'Aristote. Le terme *parcus* manifeste néanmoins l'autre versant de la définition aristotélicienne, puisque l'adjectif est à rapprocher de *parco*, -ere "contenir, retenir" (d'où "épargner") et suggère, par conséquent, une difficulté à "donner". Toutefois, ce dernier terme et toute la famille morphologique qui en découle sont ambigus en latin, dans la mesure où ils peuvent s'entendre en bonne part : le *parcus* peut renvoyer à celui qui fait preuve de modération ((2a) TAC. *Hist.* 1.37.4-5⁶ : *Nam quae alii scelera, hic remedia uocat, dum falsis nominibus seueritatem pro saeuitia, PARCIMONIAM pro AVARITIA, supplicia et contumelias uestras disciplinam appellat. Septem a Neronis fine menses sunt, et iam plus RAPVIT Icelus quam quod Polycliti et Vatinii et Aegiali PERDIDERVNT. Minore*

¹ Le *DELG* isole encore des qualificatifs et anthroponymes évoquant la mesquinerie et la bassesse inhérentes à l'avare. Sur la pertinence onomastique de l'anthroponyme des parasites ou avares et la place des noms d'insectes dans ces dénominations, voir Crampon 1988, 514-516.

² Hamon 2008, 12.

³ Ce que manifestent la "simonie", la "rapine", l'"usure", la "fraude", le "vol" et les "jeu[x] d'argent" (Hamon 2008, 12, note 2).

⁴ Hamon 2008, 28-29.

⁵ Soient les radicaux *cup-* (*cupere*, *cupidus*, *cupiditas*) et *au-* (*auēre*, *avidus*, *aviditas* ; *avarus*, *auaritia*).

⁶ Dans cette harangue aux soldats, Othon dénonce les exactions de Galba et semble prêt à toutes les finesses argumentatives pour prendre le pouvoir (*nec deerat Otho [...] omnia seruiliter pro dominatione*, Tac. *Hist.* 1.36).

AVARITIA ac licentia grassatus esset T. Vinius si ipse imperasset. “Car ce que d’autres nomment forfaits, il les nomme, lui, remèdes, pendant qu’il appelle en des termes erronés austerité la cruauté, ÉCONOMIE L’AVARICE, discipline les supplices et les actes honteux que vous avez subis. Sept mois sont à peine écoulés depuis la fin de Néron, et déjà Icélus A plus RAVI que ce que les Polyclète, les Vatinius et les Égialée ONT DÉPENSÉ. Vinius aurait marché avec moins de CUPIDITÉ et de permissivité, s’il avait régné lui-même.”¹) ou d’ingéniosité face à des créanciers rapaces ((2b) PLAUT. *Curc.* 376-386 : LYC. *Beatus uideor ; subduxi ratiunculam, / quantum aeris mihi sit, quantumque alieni siet : / diues sum, si non reddo eis, quibus debeo :/ si reddo illis quibus debeo, plus alieni est. / [...] / QVI HOMO MATVRE QVAESIVIT PECVNIAM, / NISI EAM MATVRE PARSIT, MATVRE ESVRIT.* “LYCON. On me voit heureux ; j’ai fait un petit calcul pour savoir combien j’avais d’argent et combien j’en devais à autrui : j’ai du bien si je ne rends rien à ceux auprès desquels je suis débiteur : mais si je rends à qui je dois, ce qui revient à autrui est supérieur [...]. L’HOMME QUI TÔT A GAGNÉ DE L’ARGENT, S’IL NE L’A PAS AUSSITÔT ÉPARGNÉ, AUSSITÔT MEURT DE FAIM.”). Chez Tacite, *parcimonia* est la version édulcorée, voire valorisée, de l’action consistant à lésiner et à ne pas donner (*avaritia*), et la co-occurrence d’*avaritia* présente une syllepse de sens, puisque le terme n’y réalise pas tout à fait le même sème (1^{ère} occ. : “difficulté à donner” ; 2^{nde} occ. : “tendance à prendre”). Le texte met alors bien en évidence l’idée que l’avarice qui *rapuit* permet ensuite aux chefs avides de dépenser ces biens en plaisirs (cf. *perdiderunt*).

L’ambiguïté inhérente au latin *avaritia* pourrait tirer son origine du fait que, contrairement au système aristotélicien, les latins n’intègrent pas l’*avaritia* dans un cadre philosophique précis qui présenterait une définition claire et stable de ses champs d’action. L’*avaritia* s’appréhende donc sémantiquement à travers les contextes d’emplois dans lesquels le mot est employé. Les auteurs latins s’accordent néanmoins à voir dans l’*avaritia* un *malum*, un *uitium*, une *maxima culpa* (CIC.), voire une maladie (*morbus*, cf. CIC. *Tusc.* 4.11.24 ; SEN. *Ep.* 75.11, *Ep.* 85.10), mais le terme n’est jamais défini en lui-même et n’entre jamais dans un système philosophique et éthique aussi rigoureux que celui d’Aristote, dont la définition binaire s’inscrivait dans la théorie plus large du juste milieu. Ce sont alors les binômes ou trinômes antonymiques ou synonymiques dans lesquels il apparaît ou encore les contextes d’emplois qui permettent de cerner le sens d’*avaritia* chez les Latins. C’est sans doute Caton, cité par Aulu-Gelle (GELL. *NA* 11.2.2), qui en donne la définition la plus large puisque l’*avaritia* paraît condenser tous les défauts et constituerait donc, en ce sens, un hyperonyme ((3) CATO *Frg.* 1 : *Avaritiam omnia uitia habere putabant. / Sumptuosus cupidus elegans uitiosus inritus qui habebatur, is laudabatur.* “L’avarice renfermait tous les défauts, pensait-on. Mais celui qui était tenu pour dépensier, cupide, sourcilieux, pervers, paresseux, celui-là était loué.”). Bien que l’imparfait *putabant*, déréalisant, invite à nuancer la portée effective de cette définition, il s’avère que l’énumération d’adjectifs développant la nature précise de ces *omnia uitia* fait prévaloir le trait aristotélicien /désir de prendre, d’amasser/ en vue de pouvoir dépenser (cf. *sumptuosus, cupidus*) mais suggère également une sélection attentive des biens à acquérir (cf. *elegans*). La valeur générique présentée par Caton se comprend difficilement pour un lecteur moderne – plus habitué à considérer l’*avaritia* comme un défaut parmi d’autres –, mais la prise en compte des différentes occurrences du terme *avaritia* permet de comprendre la genèse de cette valeur.

¹ Sauf indications contraires, les traductions sont toutes personnelles.

En effet, dans les différentes éthopées qu'ils dressent des acteurs historiques, accusés ou hommes en général, les historiens, orateurs et philosophes latins identifient certes l'*auaritia* à un défaut, mais font toujours entrer cette dernière en réseau avec d'autres *uitia* : *auaritia* – et ses variantes – forme système avec des lexèmes complémentaires¹, plus rarement antonymiques. C'est dans la mise en contraste du terme *auaritia* et des termes antonymiques *largitio* (SALL.) ou *liberalitas* (CIC.) que se réalise le trait /lésinerie/, tandis que des variantes synonymiques comme *inuidia* (PLAUT.), *cupiditas* (CIC.) ou encore *uiditas* (LIV.) réalisent plus volontiers le trait /convoitise/ de l'*auaritia*. Or, la revue des réseaux contextuels dans lesquels apparaît *auaritia*² indique que ce terme présente rarement le trait /lésinerie/. En revanche, le trait /convoitise/ est de loin la caractéristique définitoire de l'*auaritia* chez les Latins, ce que confirment les deux extraits suivants ((4a) SALL. *Cat.* 11.2-3 : *AVARITIA PECVNIAE STVDIVM HABET, quam nemo sapiens concupiuit : ea quasi uenenis malis inbuta corpus animumque uirilem effeminat, semper infinita <et> INSATIABILIS est, neque copia neque inopia minuitur.* « L'AVARICE S'APPLIQUE À L'ARGENT qu'aucun homme sage n'a convoité : comme imprégnée de funestes venins, elle amollit le corps et l'âme vigoureuse, elle ne connaît jamais ni limites NI SATIÉTÉ ; ni l'abondance ni le dénuement ne l'affaiblissent. » ; (4b) CIC. *De or.* 2.135 : ... *ceperitne pecunias contra leges [P.] Decius, argumenta et criminum et defensionis reuocentur oportet ad genus et naturam uniuersam : quod SVMPTVOSVS de LVXVRIE ; quod ALIENI APPETENS, de AVARITIA...* « ... P. Décius a-t-il reçu de l'argent contre les lois ? Les moyens de l'accusation et de la défense se rapporteront nécessairement à des considérations générales : on traite de LA PROFUSION, si l'accusé est PRODIGUE ; de la CUPIDITÉ, s'il est AVIDE DU BIEN D'AUTRUI... » (Nisard, 1840)).

La recherche de biens permet d'expliquer l'association fréquente en latin de *luxuria/luxuries* (“dépense³ en vue d'un cadre luxueux”) et *auaritia*. L'avare est donc celui qui désire amasser des richesses, qui “travaille à” amasser des richesses (SEN. *pecuniae studium habet*). Or, pour acquérir ces biens, diverses techniques sont à la disposition de l'avare : le vol, la ruse, mais également la violence, la colère, l'audace. L'avarice se nourrit donc de divers sentiments (audace, colère, ruse) pour arriver à ses fins (acquérir des richesses). Toutefois, l'étude de ces lexèmes complémentaires indique que l'acquisition des biens n'est pas une fin en soi, car ces biens sont destinés à être dépensés en plaisirs variés, rarement explicités dans les textes, d'où les termes *libidines*, *uoluptates* (cf. SEN. *Ep.* 69.4), mais surtout *luxuria/luxuries/luxus*⁴ qui révèlent le désir de vivre de manière fastueuse (*sumptuosus* en (4b))... mais en convoitant et prélevant le bien d'autrui (*alieni* en (4b)). On comprend alors que l'*auaritia* ait pu être senti comme la *maxima culpa*, comme le terme générique fédérant l'ensemble des *humana uitia* (fig. 1) :

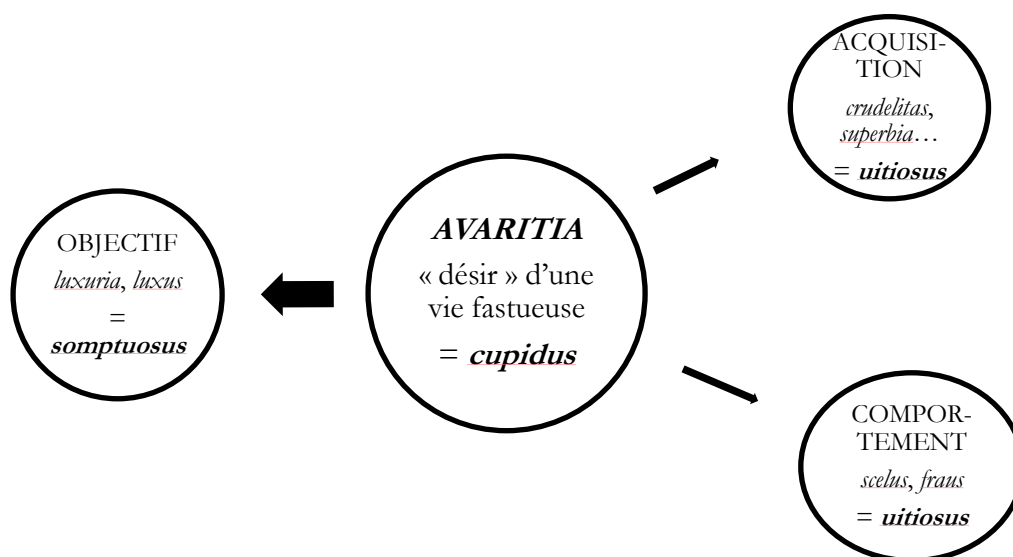
¹ Type *audacia* (PLAUT. + 3), *crudelitas* (CIC. + 10), *luxuria* (CIC. + 10), *libido* (CIC. + 6) ou *scelus* (CIC.). Nous avons indiqué entre parenthèses, à partir d'une recherche effectuée sur le site de Brepols (*The Library of Latin Texts*), le premier auteur à attester le binôme, puis le nombre d'auteurs ré-exploitant cette association.

² À partir de la base de données *The Library of Latin Texts* de Brepols.

³ Lat. *luxus* et *luxuria* sont dérivés de l'adj. *luxus* “disloqué, démis, déboîté” et renverraient donc à un comportement dévoyé. L'adj. *luxus* est lui-même mis en relation avec le verbe *luere* “dégager” qui présente un sens juridique spécifique “dégager juridiquement”, i. e. “payer, acquitter, dépenser pour dégager”, et qui sera ensuite remplacé par le préverbe *soluere*. L'idée de dépense paraît donc initialement inhérente à cette famille morphologique et l'association de ces termes avec *sumptuosus* permettrait d'en remotiver le sens originel. Voir Rey (dir.) 2010, s. v. “*luxe*”, “*luxer*”, “*luxure*”.

⁴ D'après notre recherche, *luxuria* (CIC. + 10), *luxus* (SALL. + 2) et *luxuries* (CIC. + 1).

Figure 1
Auaritia et ses lexèmes complémentaires
 Un terme générique chez les anciens Latins (Cato, (3))



Cette conception synthétique de l'*auaritia* gomme néanmoins les liens de causalité entre les différents vices humains. C'est pourquoi, la récurrence du triptyque *auaritia* – *crudelitas* – *luxuria* a conduit certains auteurs à revenir sur la genèse de ce trinôme et sur les liens de causalité entre ces trois *uitia*. L'*auaritia* n'est plus considérée comme la synthèse de tous les vices mais occupe une place intermédiaire : la cause des vices n'est plus le désir d'acquérir mais le désir de vivre fastueusement et donc de dépenser. La *luxuria* est alors incriminée et constitue l'*auaritiae mater* ((5) CIC. *Rosc. Am.* 75 : *In urbe LVXVRIES creatur, EX LVXVRIA existat AVARITIA necesse est, EX AVARITIA erumpat AVDACIA, inde omnia scelera ac maleficia gignuntur*. “Dans la ville germe LE GOÛT DU LUXE ; DU LUXE naît obligatoirement L'AVARICE ; DE L'AVARICE jaillit L'AUDACE ; de là sont engendrés tous les crimes et forfaits.” ; voir également CIC. *De or.* 2.171 et SEN. *Ep.* 45.33). Ce désir irrépissible de vivre luxueusement entraîne donc chez les individus un désir de posséder, qualifié d'*auaritia*. Or seule la *crudelitas*, en somme l'*audacia* et l'absence de conscience morale, permet d'acquérir ces biens, ce qui explique le fait que l'*auaritia* est à son tour considérée comme la *crudelitatis mater* (QUINT. *Inst.* 9.3.89 et RUTIL.-LUP. 2.6 qui utilisent la formule pour illustrer la figure de la prosopopée).

Cette généalogie des vices reprend indirectement un point de la théorie aristotélicienne qui insistait sur le fait que l'homme prodigue, dépensier était également sujet à l'*ἀνελευθερία*, à l'avarice (cf. (1)). Cette idée, surprenante et paradoxale de prime abord, se résout si l'on replace l'*auaritia* dans la problématique plus générale visant une recherche typologique et généalogique des défauts humains. On retiendra donc l'idée que l'*auaritia* se caractérise primitivement par les traits définitoires suivants : 1. /aspiration à la richesse/ (*cupidus*, Cato) 2. /en vue de dépenser les biens/ (*sumptuosus*, Cato) 3. /d'autrui/ (*alieni*, Cic.).

Le trait /lésinerie/, en revanche, nous paraît secondaire en latin, alors même qu'il figurait en bonne place dans la définition aristotélicienne. En latin, ce trait ne se déduit que de sa mise en réseau avec des termes antonymiques comme *prodigalitas*, *liberalitas*... De ce fait, l'*auarus* ne saurait être *prodigus* (SALL. *Iug.* 103.5-6 ; *Rhet. Her.* 4.38.50). Les occurrences

suivantes révèlent néanmoins la polysémie du terme *avaritia*, lié à la fois (et paradoxalement) au désir de vivre fastueusement (*luxuria*) et au refus de dépenser (*liberalitas*) ((6a) PLIN. *Ep.* 4.2.5 : *Tenet se trans Tiberim in hortis, in quibus latissimum solum porticibus immensis, ripam stautis suis occupavit, ut est in summa avaritia sumptuosus, in summa infamia gloriosus.* “Il réside au-delà du Tibre dans ses jardins, où il a pris possession d’un très vaste espace pour ses immenses portiques, de la rive pour ses statues, car il est dispendieux dans la plus grande avarice, glorieux dans la plus grande infamie.” ; (6b) APUL. *De dog. Plat.* 2.4 : *Cupiditatibus LVXVRIAM, id est adpetitus adplicat uoluptatum et desideriorum ad fruendum potiendumque haustus inexplebiles. EXHAC manat AVARITIA atque lasciuia, quarum altera LIBERALITATEM COERCET, altera inmoderatus fundendo patrimonia prodigit facultates.* “Il [Platon] rattache aux passions LA LUXURE, c’est-à-dire, les élans vers les plaisirs et les voluptés afin de jouir et s’emparer de sources inépuisables. DE LA LUXURE naissent L’AVARICE et le laxisme : l’une RÉPRIME LA GÉNÉROSITÉ, l’autre dilapide les biens patrimoniaux en prodiguant de façon trop inconsidérée les ressources.”).

Une tension existe dès lors entre le désir de dépenser et celui d’épargner. Pline illustre le phénomène à travers un personnage opportuniste manifestant sa lésinerie par l’annexion, à moindre frais, des rives se trouvant en dehors de sa propriété (*trans Tiberim... latissimum solum..., ripam... occupavit*) et sa cupidité (en y plaçant ses propres richesses, cf. *porticibus immensis, ... stautis suis*). Chez Apulée, la polysémie inhérente au lat. *avaritia* se justifie par la visée du texte qui, en tant que synthèse avouée de la pensée platonicienne, intègre des éléments de doctrine aristotélicienne. Par conséquent, l’avare glouton à la recherche duquel nous partons, réalisera plus volontiers le trait /cupidité/.

2. 2. Rapports dialectiques entre gloutonnerie et avarice dans la définition d’archétypes

2. 2. 1. Hypothèses de travail

Nous partons de l’hypothèse que l’articulation entre *dévoré* / *dépenser* permet de mettre en évidence des personnage-types, dont les profils, stéréotypés, résultent de l’actualisation (totale, partielle ou nulle) des traits *dévoré* et *dépenser*, donnant ainsi naissance à un certain nombre d’archétypes littéraires (fig. 2).

Figure 2
Rapports dialectiques : hypothèses de travail

Dévoré	Dépenser Son propre patrimoine Celui d’autrui (cité, cités pillées, amis...)	Archétype littéraire
-- Qui ne dévore...	-- ... ni ne dépense	L’avare parcimonieux
→ <i>qui ne dépense pas DONC ne dévore pas</i> → <i>qui ne dévore pas POUR ne pas dépenser</i>		

+	+	Le tyran ¹ L'avare cupide
Qui dévore...	... et dépense	
→ <i>qui dévore DONC dépense</i> → <i>qui dépense POUR pouvoir dévorer</i>		
--	+	Le prodigue (saint ; évergète)
Qui ne dévore pas...	... mais qui dépense	
+	--	Le parasite / Le tyran déchu ² L'avare cupide / parcimonieux
Qui dévore...	... sans dépenser	

Initialement tirée de la philosophie platonicienne (“type primitif, modèle premier”), la notion d’*archétype* connaît ses premiers emplois en biologie (“genèse, élément premier”) puis, par analogie et à l’initiative de Lachmann, en philologie. L’emploi littéraire, pour sa part, découle d’un quatrième emploi, psychologique, Jung initiant la dérivation sémantique en isolant des “archétypes” récurrents, définis comme des “symbole[s] primitif[s] et universel[s] de l’inconscient collectif”³. L’exploitation psychologique de Jung, puis celle folkloriste de Popp ont néanmoins été source de nombreux débats littéraires⁴, dans la mesure où les schémas proposés avaient tendance à proposer des structures « figées » et partant, « inefficaces »⁵. E. M. Meletinskij (1994) prolonge le débat et se démarque significativement de ses prédécesseurs en insistant sur l’idée que le personnage archétypal précède « les intrigues dans la genèse de la narration »⁶ et finit donc par conditionner la trame narrative dans laquelle il est inscrit. Dans cette perspective, l’archétype littéraire peut être soumis à de légères variations qui ne sont pas tant le fait de la psychologie collective que « liées aux étapes du développement des communautés humaines »⁷.

La recherche d’une “logique archétypale” adossée à la littérature antique ne nous paraît pas infondée, puisque les Latins eux-mêmes y étaient sensibles et Sénèque le rhéteur (*Controv.* 9.2.19) atteste ainsi de la tendance à considérer certains personnages historiques comme l’incarnation de vices ou qualités et à associer certaines attitudes individuelles à des défauts ou qualités universels.

2. 2. 2. La vérification par les textes : méthodologie

Afin d’étudier cette articulation, nous avons sélectionné des lexèmes jugés pertinents et déterminé, au gré des occurrences, quels textes et quels individus étaient concernés par les traits /dévorer/ - /dépenser/ - /lésiner/ - /désirer/. Nous avons donc interrogé, à partir de la *Library of Latin Texts* de Brepols, les formes suivantes :

¹ Voir Meulder (1994, 50) et, pour une interprétation plus nuancée de l’attitude dispendieuse du tyran (notamment à l’époque hellénistique), Schmitt-Pantel (1992, 464).

² Sur le lien quasi ontologique entre *tyran* et *parasite* (le tyran étant un parasite en puissance, le parasite, un éventuel tyran déchu), voir Dupont (1999, 61).

³ Rey (dir.) 2010, s. v. “archétype”.

⁴ Pour une synthèse de ces questions et un aperçu épistémologique de la notion d’archétype littéraire, voir Meletinskij 1994, 1-12.

⁵ Sciancalepore 2017.

⁶ Sciancalepore 2018.

⁷ Sciancalepore 2017.

1) *avaritia** + *avidus* / *cupere*... lorsque ceux-ci figuraient dans la fenêtre contextuelle considérée ;

2) *deuora**-*deuore** / *uora**-*uore** + *consumere* / *absorbēre*... lorsque ceux-ci figuraient dans la fenêtre contextuelle considérée ;

3) *gulos** / *gula** : Ce terme¹, particulièrement marqué en latin, entre en réseau avec *os* et *dens* auxquels il s’oppose² ;

4) enfin, *hellu** “glouton”.

Nous avons ensuite intégré à l’étude les occurrences qui impliquaient, dans un contexte plus ou moins large, des termes relevant du champ lexical de l’argent et de la dépense. Enfin, la fourchette chronologique envisagée s’étend de la période préclassique aux premiers Pères de l’Église (200-500 p.C.). Dans les limites de cet article et en raison des occurrences fort abondantes, nous avons délibérément renoncé à dépouiller, pour la période tardive, les 555 occ. de *gula**, les 807 occ. de *deuora** et les 1 315 occ. d’*avaritia*. En revanche, nos lectures nous ont conduite à intégrer à l’étude Sulpice Sévère et Sidoine Apollinaire (Raga, 2009).

3. Approche des textes par registres : du pathétique, des comiques

3. 1. Description numérique et emplois

Avant tout commentaire, il convient de rester prudent dans la manipulation et l’interprétation des données brutes, dans la mesure où nous sommes tributaires d’une documentation qui n’est pas toujours homogène dans sa préservation ; et c’est sans doute l’état de conservation des œuvres transmises qui justifie le fait que la période tardive constitue plus de 80% du corpus brut. Les analyse et décompte des occurrences révèlent néanmoins que la matrice métaphorique étudiée n’apparaît que dans 6 à 15% des occurrences dénombrées, le champ lexical de la dévoration étant une source productive de métaphores filées³. Nous attirons particulièrement l’attention sur la tendance des auteurs tardifs à faire de l’antre des Enfers ou des bêtes mythologiques infernales (Charybde et Scylla ; engloutissement d’Amphiaräus) l’agent possible des verbes (*dē*)*uorāre* : Pluton, parce qu’il se nourrit métaphoriquement de l’âme des mortels, est qualifié de riche (*Dis*, *Ploutos*), autant que d’avare, parce qu’il refuse de rendre à la vie les mortels qu’il a comme engloutis. Cette conception eschatologique trouvera un prolongement dans la vision de l’Enfer des Pères de l’Église qui réajusteront néanmoins cette vision en faisant du damné englouti par la bouche de l’Enfer un pécheur condamné par-là même où il a péché, en somme un “dévoreur dévoré”, retour de fortune très bien attesté dans la Bible selon le principe du *contrapasso*.

Enfin, nous souhaiterions signaler un dernier emploi intéressant de *dēuorāre* – avec un sens propre cette fois-ci – puisqu’il atteste du caractère “réversible” de l’emploi de ce verbe

¹ Sur l’idée d’une racine étymologique commune à *uorāre* et *gula*, voir Garnier (2012, 247 et 250, note 36).

² Fl. Dupont (1999, 64) rappelle ainsi que chacun des trois lexèmes était dévolu à une fonction particulière (voir AUGUST. *Serm.* 243 (= *Patr. Lat.* 38)) : l’*os*, employé pour insister sur l’idée de parole, est considéré comme l’organe permettant son émission ; *gula* et *dens*, en revanche, sont associés à l’action de manger, *gula* s’ancrant plus profondément dans l’univers des plaisirs de la table. Cette opposition traverse la littérature, comme le révèle, entre autre exemple, le fait que l’hagiographe Sulpice Sévère, après avoir insisté sur l’ascétisme et le goût prononcé de Martin pour le jeûne, achève sa *Vita* en soulignant l’efficacité de la parole du saint (SULP. SEV. 25.6) : *os* et *gula* sont alors inversement corrélés.

³ Pour dénoter l’appétit sexuel d’un individu dépravé, le feu dévastateur ou encore la puissance des dieux et monstres infernaux.

grâce à un phénomène d’irradiation où le préverbe finit par imposer sa signification au verbe tout entier. En effet, utilisé dans les traités médicaux au sens d’“avaler” et non plus de “dévorer”, *dēuorāre* sert alors à dénoter le procès permettant l’ingestion d’une médication destinée à guérir, entre autres, des indigestions. Il est alors employé à la fois pour dénoter le procès menant à l’indigestion et celui conduisant à une guérison. Cet emploi est intéressant car il permet de préciser le procès dénoté par *dēuorāre* et de l’opposer à “mâcher” / “mastiquer” (voir PLIN. *HN* 27.20, *HN* 28.199 et *HN* 29.42) : la rapidité inhérente à *dēuorāre* découle donc de cette absence de mastication.

Nous n’avons retenu comme pertinents pour notre propos que les contextes présentant la triplète *dépense/avarice/gloutonnerie*, soit environ 8% (avec 106 occurrences retenues) du corpus brut. Cette triplète se trouve souvent attestée dans les discours oratoires, notamment chez Cicéron et Apulée. Quant à la distribution des termes par auteurs, il s’avère que...

... *dēuorāre* et ses dérivés trouvent un emploi privilégié chez Plaute, Cicéron, Apulée, Ambroise et Jérôme, Augustin faisant la part belle à *uorāre* et ses dérivés ;

... *hellu** se rencontre volontiers chez Cicéron et Ambroise ;

... enfin, *gulos** et *gula** ont été relevés en priorité chez Martial, d’une part, et Jérôme et Sidoine, de l’autre.

Le point suivant vise à diffuser quelques-unes des occurrences recensées en fonction des effets que les personnages présentés produisent sur le lecteur.

3. 2. Des comiques

Dans ces textes, le personnage qui dévore prête à sourire et répond par la positive aux deux traits présentés dans le titre : la gloutonnerie et l’avarice cupide. Mais les textes invitent à préciser la nature du dévoreur et à jouer sur les points de vue, selon que ce dernier est identifié au dépensier (*dévoreur = dépensier*) ou non (*dévoreur ≠ dépensier*).

3. 2. 1. La polémique et l’ironie tiennent une large place dans les éthopées de ces personnages, à la fois dévoreurs et dépensiers. Les poètes et orateurs utilisent alors un certain nombre d’arguments *ad hominem* pour dénoncer la concupiscence, la cupidité et la spoliation de biens par des hommes politiques véreux, de manière à créer chez les auditeurs un mouvement de révolte et d’antipathie. Cette technique argumentative, qui se fonde sur des réalités sociales auxquelles sont sans doute particulièrement sensibles les jurés, apparaît comme le prolongement et le revers de l’utilisation que font les orateurs attiques du motif de la pauvreté, qui “constitue en effet souvent un argument pour justifier des circonstances atténuantes” par l’empathie que cet argument suggère¹.

Chez les auteurs latins², la dénonciation de la richesse et des abus dont l’accusé a fait montre – que ce soit dans l’acquisition ou dans la dilapidation – fonctionne à rebours comme un argument visant la condamnation sans appel et l’inculpation de l’accusé ou encore, le rejet de l’autorité et de la fiabilité du témoin appelé ((7) APUL. *Apol.* 75.3-10 : *Ita ei lecti sui*

¹ Galbois & Rougier-Blanc 2014, 43-44.

² Outre (7), voir CIC. *Sest.* 101, CIC. *Pis.* 17. Dans les occurrences qui suivent, nous avons systématiquement indiqué en caractères romains les termes signifiant l’avarice, en gras ceux signifiant la dépense, en capitales ceux évoquant la gloutonnerie.

*contumelia uectigalis est. Olim sollers suo, nunc coniugis corpore uulgo meret. Cum ipso plerique, nec mentior, cum ipso, inquam, de uxoris noctibus paciscuntur. [...] Quid enim faciat homo miser **ampliuscula fortuna deuolutus**, quam tamen fraude patris ex inopinato inuenerat ? Pater eius **plurimis creditoribus defaeneratus** maluit pecuniam quam pudorem. [...] Pleraque tamen rei familiaris in nomen uxoris callidissima fraude confert : ipse egens, nudus et ignominia sua tutus reliquit Rufino huic, non mentior, **sestertium XXX DEVORANDVM**. [...] Quae tamen omnia in paucis annis ita **HIC DEGVLATOR STVDIOSE IN VENTREM CONDIDIT et omnimodis CONLVRCHINATIONIBVS dilapidauit**. “Ainsi, le déshonneur dans son propre lit lui est source de revenus. Autrefois ingénieux avec son propre corps, c’est aujourd’hui avec celui de son épouse qu’il tire des profits en toutes occasions. C’est avec lui en personne, je ne mens pas, avec lui en personne, dis-je, que se concluent généralement les nuits avec l’épouse. [...] En effet que pourrait faire un homme miséreux **après avoir dilapidé une fortune pourtant assez importante** qu’il avait d’ailleurs trouvée de manière inattendue grâce à une manigance du père ? Son père, **endetté auprès de plusieurs créanciers, préféra l’argent à l’honneur**. [...] Il fait alors passer, par une ruse savamment pensée, la plupart de son bien personnel au nom de sa femme : lui-même désargenté, nu et protégé par son ignominie, laissa à notre Rufinus ici présent, je ne mens pas, **trois millions À DÉVORER**. [...] Mais en peu d’années, tout ce bien, CE GLOUTON EUT SOIN DE LES ENGLOUTIR DANS SON VENTRE et de les **dilapider EN RIPAILLES** en tous genres.”).*

Ce passage tire son intérêt de l’usage que fait Apulée de motifs comiques antérieurs mais dans une visée proprement polémique. Trois motifs principaux sont repérables et tous trois, liés à la notion d’archétypes. Le premier motif réside dans l’idée d’une transmission héréditaire du vice d’avarice : Apulée présente un Rufinus cupide (à la fois avide d’acquérir et dépensier) et un père plutôt parcimonieux dans la mesure où il réussit à préserver son patrimoine et à le léguer à son fils. Ce récit rétrospectif fait d’Apulée une sorte de prologue, comparable à celui de *L’Aululaire* : Apulée, double du dieu Lare, entre dans l’intimité du foyer, se trouve au cœur de la sphère familiale et en dénonce les pratiques sordides. La différence notoire entre la famille de Rufinus et celle d’Euclion réside dans le fait que l’avarice d’Euclion et des siens se limite à la parcimonie et la lésinerie : les premiers lésés par ce défaut, ce sont les personnages mêmes qui souffrent de ce défaut. Rufinus et son père, en revanche, sont versés dans la manigance, le vol et la prostitution : Rufinus apparaît alors comme la réincarnation du *pornoboscus* de la comédie, mais, en faisant commerce du corps de sa femme, va plus loin que le *pornoboscus* traditionnel, qui se contente de vendre les charmes de femmes qui lui sont étrangères¹. Père et fils, enfin, endossent la figure du débiteur, habile dans l’art de ne pas honorer ses dettes, mais là où l’extrait plautinien met en évidence la finesse du personnage (en vantant la *parsimonia*, en (2b)), Apulée dénonce la malhonnêteté mue par la cupidité (*auaritia*) de Rufinus et son père.

Enfin, l’extrait de Juvénal, en (8), dénonce la lésinerie et le déséquilibre social qui en découle ((8) JUV. 1.1.132-138 : *Vestibulis abeunt ueteres lassique clientes / uotaque deponunt, quanquam longissima cenae / spes homini ; caules miseris atque ignis emendus. / OPTIMA SILVARVM interea PELAGIQVE VORABIT / rex horum uacuisque toris tantum ipse iacebit. / Nam de tot pulchris et latis orbibus et tam / antiquis una comedunt patrimonia mensa*. “Ils s’éloignent de l’entrée, les vieux clients las, et renoncent à leurs rêves aussi longtemps que

¹ Le balancement des adverbres temporels *olim... nunc...* aurait sa pertinence, car il confirmerait l’idée que Rufinus est devenu, dans la force de l’âge, un *pornoboscus*. Sur le catalogue de Pollux et les masques antiques du *pornoboscus* (homme âgé, entretenant un début de calvitie jointe à quelques mèches blanches), voir David 2013, 86-88 et Piqueux 2013.

l'homme conserve l'espoir de festoyer. Les malheureux doivent acheter bois et feu. Pendant ce temps, leur maître DÉVORERA LE MEILLEUR DES FORÊTS ET DE LA MER et sera lui-même seul étendu dans une pièce vide. Car devant tant de splendides et larges plateaux anciens, c'est à *une table solitaire* que de telles gens **dévorent leur patrimoine.**)". Loin de l'homme généreux et dispendieux de l'évergétisme classique, le *rex* regarde à la dépense lorsqu'il s'agit de venir en aide à ses anciens clients (*ueteres... clientes*), eux-mêmes lassés de quémander (*lassi*), leur ferme les portes de sa salle à manger (*una mensa*) malgré leur faim (*miseris ; cenae spes*) mais n'hésite pas à dépenser pour lui seul l'ensemble de son patrimoine en mets luxueux (*comedunt patrimonia ; optima... uorabit*). Les éventuels *parasiti* que pourraient constituer les *clientes* suscitent alors la compassion du lecteur et la démarche de Juvénal s'apparente un peu à celle de Plaute, dans le sens où, chez ce dernier, le parasite finit par dominer son *rex* grâce à sa verve et où, finalement, la dénonciation n'affecte plus tant le *parasitus* que son *rex*¹. Dans cet ensemble d'occurrences, la dénonciation se fait sociale et politique.

3. 2. 2. Dans le second cas de figure envisagé, le dévoreur n'est pas le dépensier : il s'agit donc de dévorer sans dépenser. La double valeur d'avarice – cupidité et lésinerie – apparaît de façon subtile dans l'occurrence (9) à travers l'idée fixe que constitue chez Euclion la peur de voir son trésor découvert – crainte qui n'empêchera pas le vol d'avoir lieu et les précautions, de s'avérer inutiles... Pour l'heure, le dévoreur (Mégadore) est perçu par le locuteur (Euclion), victime du dévoreur, comme un avare cupide : l'acte de dévorer est ici métaphorique de celui d'"engloutir" au sens de "subtiliser", "dérober" ((9) PLAUT. *Aul.* 193-194 : *EVC. Nunc petit, cum pollicetur ; inhiat aurum, ut deuoret. / Altera manu fert lapidem, panem ostentat altera.* "EUCLION. Voilà des promesses qui ressemblent à des demandes ; il ouvre la bouche pour dévorer mon or. Il porte dans une main une pierre et montre de l'autre du pain."). Le comique de cette occurrence réside dans le fait que le vieil avare parcimonieux prête à son voisin une avarice cupide, tare qu'aucun des deux protagonistes ne paraît avoir, et repose donc sur une sorte de quiproquo généré par l'avarice même d'Euclion et la crainte de voir son trésor découvert. Cette hantise est d'ailleurs stylistiquement marquée par la prolepse de l'accusatif *aurum* : si Mégadore ouvre la bouche (*inhiat*), ce n'est pas pour parler (ce qui serait pourtant un fait plus commun), mais nécessairement pour avaler l'or (*inhiat aurum*).

La double valeur sémantique d'avarice transparaît également dans les occurrences placées sous (10) : l'excessive avarice des personnages mis en cause se trouve précisément incarnée par le fait que les personnages condensent les deux traits. En opportunistes, ils se gavent de mets et poussent la lésinerie jusqu'à dérober les mets des autres, ces derniers servant soit à la consommation personnelle de l'avare ((10a) SID. APOLL. *Epist.* 3.13.3 : *OSOR IEIVNIORVM, sectator EPVLARVM ; laudabilem proferens non de bene uiuente sed de bene pascente sententiam ; inter haec tamen ipse auarissimus quemque non PASCIT tam panis bonus quam panis alienus, hoc solum COMEDENS domi, si quid e raptis [...] praemisit obsoniis.* "ENNEMI DES JEÛNES, adepte DES BANQUETS ; exposant publiquement un avis élogieux non sur qui se conduit bien mais sur qui se nourrit bien ; avec tout cela, lui-même malgré tout *fort avare* et que ne NOURRIT pas tant le bon pain que *le pain d'autrui*, ne MANGEANT chez lui que ce qu'il y a fait préalablement porter à partir de provisions dérobées..."), soit, par leur vente, à acquérir quelques deniers supplémentaires ((10b) MART. *Spect.* 7.20 : *Nec ESCVLENTA sufficit GVLAE praeda : / mixto*

¹ Pour un propos plus détaillé et nuancé, voir Crampon 1988.

lagonam replet ad pedes uino. / *Haec per ducentas cum domum tulit scalas / seque obserata clusit anxius cella, / GVLOSVS ille postero die uendit.* “Mais un butin DE BONNE CHÈRE ne suffit pas À SA GOURMANDISE : il remplit de vin mélangé une bouteille à ses pieds. Après avoir remporté ces provisions chez lui à travers 200 marches d’escaliers et s’être enfermé avec angoisse dans sa mansarde verrouillée, notre GOULU les vend le lendemain.”). De Martial à Sidoine, l’avare glouton constitue bel et bien un archétype littéraire¹.

Enfin, Plaute, en *Pseud.* 1123-1135, présente une situation qui préfigure l’usage que les auteurs chrétiens feront du pécheur dépensier. Ballion, le *pornoboscus*, se réjouit à l’idée de profiter des vices des jeunes débauchés (*lucrifugas* ; *damnicupidos*) et de n’en faire qu’une seule bouchée en absorbant tous leurs biens (*admordere* ; *comessurus es*) : ceux qui “consomment” (*edunt*) se trouvent à leur tour dévorés par Ballion (*deuorari*), personnage encore plus cupide. Quiproquo, excès, renversement des situations sont autant d’éléments conférant à ces passages une dimension comique et satirique puisque les auteurs y dénoncent de manière particulièrement caustique le personnage mis en cause.

3. 3. Du pathétique

3. 3. 1. Le registre pathétique peut prendre une orientation tragique : le personnage dépense pour dévorer. Ovide (*Met.* 8.824-874) présente un personnage intéressant pour notre propos dans la mesure où la faim insatiable du personnage résulte de sa lésinerie, laquelle aboutit, dans un geste fatal, à une impiété chèrement condamnée par les dieux. En effet, Achéloüs, qui prend en charge le récit à l’intention de son hôte Thésée, indique qu’Érysichthon se caractérisait par une impiété ordinaire, en ce sens qu’elle consistait à ne rendre hommage aux dieux par aucune offrande, quelle qu’elle fût (*Met.* 8.740-741). Ce comportement rappelle alors celui dénoncé par le dieu Lare dans le prologue de *L’Aululaire* et propre aux père et grand-père d’Euclion (PLAUT. *Aul.* 16-19). Mais ce début de comédie bascule rapidement dans le tragique lorsqu’Érysichthon commet l’irréparable en abattant la forêt et le chêne sacré des Dryades. Pour punir cet acte impie et hybristique, Cérès fait appel à *Fames* : Érysichthon est condamné à ne jamais pouvoir assouvir sa faim et finit par se dévorer lui-même. Avant cette fin tragique, néanmoins, le personnage voit sa lésinerie muer en cupidité et cherche alors à assouvir à toutes forces sa faim : le poète opère un constant croisement, au sein des syntagmes mêmes, de termes évoquant cupidité et gloutonnerie (*Met.* 8. 824-832). La déchéance d’Érysichthon procède de plusieurs étapes. Pour satisfaire sa faim, il commence par dilapider en mets le patrimoine de son père (*Met.* 8. 843-844), motif déjà observé chez Apulée ((7)) ; il poursuit alors en vendant sa fille unique mais cette dernière, exaucée dans sa prière par Poséidon, se métamorphose et échappe ainsi à son acquéreur (*Met.* 8.847-848). À cette vue, Érysichthon profite du don protéiforme de sa fille : il la vend et la revend sous des formes différentes aux acheteurs se présentant (*Met.* 8.871-874) et bénéficie ainsi, pour un temps, des fruits de sa ruse.

¹ Sur l’influence des poètes satiriques dans la lettre de Sidoine, voir Raga 2009, 177.

3. 3. 2. Dans certains textes, le pathétique résulte d'une volonté édicatrice qui peut passer soit par l'effroi (dévorer... au risque d'être dévoré), soit par l'admiration suscitée par le personnage concerné (dépenser sans dévorer).

Ainsi, certains passages nous ont-ils paru remarquables par le caractère dévastateur et effrayant du dévoreur. Il s'opère alors, chez les Pères de l'Eglise, un mouvement dialectique¹ où...

... d'une part, le diable part à la recherche d'âmes humaines à dévorer et dévore des modèles de sainteté : le diable est incarné par les lions, tigres et panthères qui dévoreraient alors effectivement les martyrs chrétiens ((11) AMBROSIAS. *Quaest. II 6² : Quam ob rem Petrus apostolus ait : Sobrii estote et uigilate, quia aduersarius uester diabolus tamquam leo rugiens circuit quaerens quem DEVORET. Gentiles non quaerit, Iudaeos non quaerit, malae uitae et conuersationis non quaerit, sed quaerit dei seruos et Christi, quos sibi scit inimicos, quia factum et praesumptionem eius condemnant.* "C'est pour cette raison que l'apôtre Pierre dit : Restez sobres et vigilants car votre adversaire, le diable, tel un lion rugissant, vous encercle, *cherchant* qui DÉVORER. Il ne *cherche* pas les païens, il ne *cherche* pas les Juifs, il ne *cherche* pas les serviteurs d'une mauvaise vie et d'une mauvaise fréquentation, *mais il cherche* les serviteurs de dieu et du Christ dont il se sait l'ennemi, parce que ceux-ci condamnent son action et sa témérité.") ;

... d'autre part, le diable engloutit les pécheurs (outre (12), voir AMBR. *Luc. 7*). L'avare cupide est comme pris à son propre piège et finit par être puni et dévoré par plus fort que lui. Cette annonce du châtement infernal trouve un relais dans l'iconographie de l'Apocalypse et du jugement dernier, qui matérialise l'entrée des Enfers par une formidable bouche béante³.

Le procès de dépenser n'est plus à l'œuvre dans ces occurrences : le dévoreur se caractérise par sa voracité et sa cupidité ; la dépense est un fait qui lui est étranger : au contraire, il amasse des âmes pécheresses tel, dans une moindre mesure, Pluton, "riche" par la masse de morts qu'il compte à son actif. La chair humaine devient métaphorique des pièces sonantes et trébuchantes⁴. Mais ce qu'il convient de voir, c'est que les vices de ceux qui sont dévorés ont implicitement partie liée à la dépense et traduisent un goût excessif du luxe et donc, le défaut d'avarice, les auteurs antiques insistant sur la paternité et l'antériorité de la *luxuria* dans l'acte d'*auaritia*⁵ ((12) PAUL.-NOL. *Carm. 28.238-251 : Vt faciem colubri Salomon peccata timeri / horrerique monet dicitque armata leonis / DENTIBVS ; et uere, quoniam uelut ORE FERINO / saeua VORANT animam, quam uicerit aegra uoluptas / corporis euictamque SVAE draco duxerit ESCAE, / qui VORAT Aethiopum populos non sole perustos, / sed uitii nigros et crimine nocticolores. / Tales Aethiopas serpens EDIT, in quibus ESCAM, / quam capere est, damnatus habet, quia peccatorem / serpentisque CIBVM deus uno nomine terram / dixit, et inde VORANS peccata dracone VORATVR.* "Salomon (nous) prémunit contre les péchés, effroyables et redoutables comme la tête du serpent, et armés, dit-il, de DENTS de lion ; et à raison, puisque comme ISSUS D'UNE GUEULE SAUVAGE, ILS DÉVORENT avec cruauté l'âme propre à être vaincue

¹ Et fonction des besoins du développement. Voir la relative *quem deuoret* chez Ambroise qui renvoie, selon les besoins, tantôt aux martyrs chrétiens, tantôt aux pécheurs.

² Voir également AMBR. *Luc. 7*. Certains textes révèlent néanmoins que si le diable cherche à anéantir les Chrétiens, il ne parvient pas toujours à ses fins (SULP. SEV. *Mart. 17.6*).

³ Voir *La gueule de l'Enfer* (manuscrit de l'Apocalypse, 1250-1255, Oxford), *L'enfer* (miniature de *La Cité de Dieu*, 1460) ou *La descente du Christ aux limbes* (Herri Met de Bles, avant 1550, Varsovie).

⁴ Une idée analogue, mais dans un vocabulaire différent, se retrouve dans la *Psychomachie* de Prudence avec des syntagmes comme *Styx... auaris gurgitibus* (v. 520), *ditissima Tartara* (v. 521).

⁵ De même, dans la revue des vices de la *Psychomachie* de Prudence, *Auaritia* avoisine *Luxus edax* (v. 454).

par les maladifs plaisirs du corps et à être conduite, terrassée, par le serpent qui en fait alors SA PROPRE PÂTURE, lui qui DÉVORE les peuples d'Éthiopiens, non pas ceux qui sont entièrement tannés par le soleil, mais ceux qui sont noircis par les vices et semblables aux ténèbres par leur crime. Ce sont ces Éthiopiens-là que mange le serpent, chez lesquels le damné trouve UNE PÂTURE facile à saisir, parce que Dieu a désigné sous un même nom le pécheur et LA NOURRITURE de celui qui rampe vers la terre et de là, LE CONSOMMATEUR de péchés EST CONSOMMÉ par le serpent.”).

Les liens thématiques, d'Ovide à Paulin, confirment l'idée qu'il y a là un archétype, puisque la glotonnerie (propre et / ou figurée) de l'avare est un état matérialisant le péché inscrit dans l'âme du personnage, le châtement suprême consistant à faire de ce dévoreur un dévoré (voir polyptote autour de *uorāre* en (12)).

Enfin, une dernière série d'occurrences nous a paru s'illustrer par l'admiration qu'elle cherche à faire naître chez le lecteur. Ces occurrences réintroduisent la notion de dépense mais occultent le versant /dévoration/ (dépenser sans dévorer). Dans un rapport inverse à celui que nous venons d'observer ci-dessus (le personnage étudié dévorait et accumulait sans rien dépenser), une corrélation s'observe alors entre libéralité et refus de dévorer. Le personnage devient *inops*, comme certains dévorateurs évoqués plus haut (voir (7) – Ov. *Met.* 8.847-848), mais cette *inopia* est volontaire et s'effectue “en une fois” : tandis qu'un Rufinus répète l'action de dépenser jusqu'à ce que pauvreté s'ensuive (procès itératif), les personnages ici étudiés dépensent tout en une fois (procès semelfactif). Cette nuance aspectuelle permet alors d'apprécier la différence entre deux types pourtant communs (puisque la dépense aboutit à la pauvreté) mais produisant deux archétypes différents : le parasite et le saint. On voit alors se dessiner ou, plus exactement, être explicitée une nouvelle matrice métaphorique où ARGENT = PÉCHÉ et où se détacher de cet argent revient à éviter de sombrer dans le péché et à s'ouvrir, au contraire, les voies de la rédemption, du paradis et d'une vie de sainteté. Ph. Hamon souligne ainsi que chez les peintres médiévaux, de la Renaissance et de l'époque classique l'avarice ne peut affecter initialement que les hommes possédant des biens¹ : se défaire de ses biens, c'est se prémunir contre la tentation de dépenser et de désirer avidement vivre dans la somptuosité.

Outre le célèbre épisode du manteau de Martin – où le jeune soldat, ayant dépensé tous ses biens en œuvres de charité (*reliqua in opus simile consumpserat*, Sulp. Sev. *Mart.* 3.2), ne voit que son manteau à céder –, Sulpice évoque, à travers la bouche de Martin, la figure exemplaire de Paulin de Noles dont la vision eschatologique a été présentée sous (12) ((13) Sulp. Sev. *Mart.* 25.4-5 : *Sermo autem illius non alius apud nos fuit, quam mundi inlecebras et saeculi onera relinquenda [...] praestantissimumque nobis praesentium temporum inlustris uiri Paulini, cuius supra fecimus mentionem, exemplum ingerebat, qui summis opibus abiectis Christum secutus solus paene his temporibus euangelica praecepta conplesset : illum nobis sequendum, illum clamabat imitandum : beatumque esse praesens saeculum tantae fidei uirtutisque documento, cum secundum sententiam Domini diues et possidens multa uendendo omnia et dando pauperibus, quod erat factu impossibile, possibile fecisset exemplo.* “Ce grand homme ne nous entretint que des charmes trompeurs du monde et des embarras du siècle, auxquels il faut renoncer [...] et il nous proposait le plus remarquable exemple de notre temps, celui de l'illustre Paulin, dont

¹ Hamon 2008, 14.

nous avons parlé plus haut. **Ayant abandonné d'immenses richesses**, il suivit Jésus-Christ et il est presque le seul à notre époque qui ait observé dans toute leur perfection les préceptes évangéliques. Il s'écriait qu'il nous fallait suivre cet exemple, qu'il fallait l'imiter ; que notre siècle était bienheureux d'avoir reçu ce grand enseignement de foi et de vertu, puisqu'un homme *possédant de grands biens, en les vendant tous pour les donner aux pauvres*, selon le conseil du Seigneur, avait rendu possible par son exemple ce qui semblait impossible à réaliser.”).

4. Conclusion

Dépenser, dévorer, désirer, lésiner : voilà quatre motifs récurrents de la littérature dont les interrelations viennent spécifier les actes de personnages devenus archétypaux. En effet, ces procès verbaux se réalisent selon des modalités différentes et leurs réalisations, totales ou partielles, permettent des jeux qui sont autant de moyens de forger différents archétypes.

Ainsi, à la lecture des occurrences considérées, il nous a paru préférable de diffuser les gloutons avaricieux présentés dans les textes en fonction des effets produits sur le lecteur (registres) plutôt que par genre littéraire, cette notion – récente – n'étant pas toujours parfaitement opératoire pour les textes anciens en raison de la construction progressive de cette notion¹. Il ressort néanmoins que le comique (pris dans un sens large) met volontiers en scène un vieil avare parcimonieux au théâtre, un jeune ambitieux effronté et cupide dans les discours oratoires, la prose historique ou les épigrammes : les dépenses faites aux dépens d'autrui finissent par en faire de véritables parasites. Du côté des effets pathétiques, le glouton avaricieux l'est souvent comme malgré lui, poussé par une force extérieure (l'hybris, les dieux vengeurs et infernaux chez Ovide ; le diable chez les auteurs chrétiens) : le personnage devient alors un damné, condamné par-là même où il a péché. Dans un mouvement symétrique à ce qui s'observe dans le comique, c'est ici le dévoreur qui est dévoré. En revanche, les personnages dispendieux ne réalisant pas le procès de dévorer physiquement donnent au lecteur l'image à suivre parce qu'ils ont renoncé à faire du *uenter* leur *deus*.

Qu'ils fassent rire ou trembler, ces archétypes littéraires prouvent que l'avarice et la gloutonnerie ne font pas bon ménage et ceux qui cumulent les deux travers sont alors des contre-modèles politiques et éthiques qui sont autant de repoussoirs permettant d'édifier le lecteur. Un rapide retour diachronique sur la notion d'*avaritia* en latin a néanmoins révélé que le terme était à l'origine générique et enfantait les autres vices. Mais une fois encore, la cause primordiale de tous ces maux reste bien le goût de la dépense et du luxe. On comprend alors pourquoi cyniques et chrétiens ont fait vœux de pauvreté : c'est afin de préserver leur authenticité et d'éviter les écueils de bien des maux. Une analyse minutieuse des différents archétypes grossièrement isolés ici serait nécessaire de manière à préciser les traits et les différences entre archétype et à montrer les spécificités littéraires de chacun d'entre eux chez les auteurs latins.

¹ Pour un rappel épistémologique, voir Ratti 2006 : 3-4. Sur l'inévitable porosité des genres, voir Soler 2001 : 8-9.

5. Références bibliographiques

Chantraine, P. *et alii* (1968-1980) : *Dictionnaire étymologique de la langue grecque* (= DELG), Paris, Klincksieck.

Crampon, M. (1988) : “Le *parasitus* et son *rex* dans la comédie de Plaute : la revanche du langage sur la bassesse de la condition”, in : Yuge & Doi 1988, *Forms of control and subordination in Antiquity*, 507-522.

David, I. (2013) : “La *palliata* de Plaute et les masques de Pollux”, in : Le Guen & Milanezi 2013, *L'appareil scénique dans les spectacles de l'Antiquité*, 85-103.

Dupont, Fl. (1999) : “De l'œuf à la pomme – La *cena* romaine”, in : Flandrin & Cobbi 1999, *Tables d'hier, tables d'ailleurs. Histoire et ethnologie du repas*, 59-86.

Galbois, E. & Rougier-Blanc, S. (2014) : “Les mots de la pauvreté. Définitions et concepts. Introduction de la 1^{ère} partie”, in : Galbois & Rougier-Blanc 2014, *La pauvreté en Grèce ancienne. Formes, représentations, enjeux*, 37-44.

García Hernández, B. (1990) : “L'intransitivité en latin tardif et la primauté actancielle du sujet”, in : Calboli, *Latin vulgaire – latin tardif. Actes du deuxième colloque international sur le latin vulgaire et tardif*, 129-144.

Garnier, R. (2012) : “Allomorphisme et lois de limitation rythmique en latin”, *Bulletin de la Société de Linguistique de Paris*, 107/1, 235-259.

Hamon, Ph. (2008) : “L'avarice en images : mutations d'une représentation”, *Seizième Siècle*, 4, 11-34.

Helmer, É., dir. (2016) : *Richesse et pauvreté chez les philosophes de l'Antiquité*, Paris, Vrin.

Jacquet-Rimassa, P. (2014) : “‘‘Cherchez le pauvre !’ Quelques réflexions sur la pauvreté dans l'imagerie attique (VI-V^e a. C.)”, in : Galbois & Rougier-Blanc 2014, *La pauvreté en Grèce ancienne. Formes, représentations, enjeux*, 179-188.

Lakoff, G. & Johnson, M. [1980] (1985) : *Les métaphores dans la vie quotidienne*, trad. fr. : Fornel & Lecercle, Paris, les Éditions de Minuit.

Meletinskij, E. M. [1994] (2016) : *Archetipi letterari*, M. Bonafin (dir.), L. Sestri (trad. du russe), Macerata.

Meulder, M. (1994) : “La *métis* du tyran ou l'aporie d'un pouvoir malin (Platon, *Rép.*, VIII, 565 d - 579 e)”, *L'antiquité classique*, 63, 45-63.

Piqueux, A. (2013) : “Typologies de masques et caractérisation des personnages dans la comédie moyenne. Étude de quelques masques de vieillards (A, L, M et G)”, in : Le Guen & Milanezi 2013, *L'appareil scénique dans les spectacles de l'Antiquité*, 51-83.

Raga, E. (2009) : “Bon mangeur, mauvais mangeur. Pratiques alimentaires et critique sociale dans l'œuvre de Sidoine Apollinaire et de ses contemporains”, *Revue belge de philologie et d'histoire*, 87/2, 165-196.

Ratti, S. (2006) : “Les racines antiques du genre biographique”, *L'information littéraire*, 58/2, 3-11.

Rey, A., dir. (2010) : *Dictionnaire historique de la langue française*, Paris, Le Robert.

Schmitt Pantel, P. (1992) : *La cité au banquet. Histoire des repas publics dans les cités grecques*, Rome, Publications de l'École française de Rome.

Sciancalepore, A. (2017) : “Archétypes littéraires. Nouvelles perspectives pour l’anthropologie de la littérature”, *Acta fabula*, 18/8, Notes de lecture. URL : <http://www.fabula.org/acta/document10506.php>. Page consultée le 08 mai 2018.

Sciancalepore, A. (2018) : “Eleazar Moiseevič Meletinskij, *Archetipi letterari*, Macerata, EUM, 2016”, *Perspectives médiévales* [En ligne], 39. URL : <http://journals.openedition.org/peme/14049>. Consulté le 08 mai 2018.

Soler, P. (2001) : *Genres, formes, tons*, Paris, PUF.

Taillardat, J. (1977) : “Images et matrices métaphoriques”, *Bulletin de l’Association Guillaume Budé*, 36/4, 344-354.

Trésor de la Langue française informatisé (= *TLFi*), accessible à l’adresse suivante : <http://www.cnrtl.fr>.

Tricot, J. [1959] (2014) : *Éthique à Nicomaque*, Aristote, Paris, Les Échos du Maquis.

6. *Index locorum*

AMBR. *Luc.* 7

AMBROSIAS. *Quaest.* II 6

APUL. *Apol.* 75.3-10

APUL. *De dog. Plat.* 2.4

ARIST. *Eth. Nic.* 4.1121a.10-15

ARIST. *Eth. Nic.* 4.1121a.30

ARIST. *Eth. Nic.* 4.1121b.10-20

AUGUST. *Serm.* 51

AUGUST. *Serm.* 243

CATO *Frg.* 1

CIC. *De or.* 2.135

CIC. *De or.* 2.171

CIC. *Pis.* 17

CIC. *Rosc. Am.* 75

CIC. *Sest.* 101

CIC. *Tusc.* 4.11.24

GELL. *NA* 11.2.2

GELL. *NA* 19.2.8

JUV. 1.1.132-138

MART. *Spect.* 7.20

MOLIERE, *L’Avare*, Acte III, scène 1

OV. *Met.* 8.740-741

OV. *Met.* 8. 824-832

OV. *Met.* 8.824-874
OV. *Met.* 8. 843-844
OV. *Met.* 8.847-848
OV. *Met.* 8.871-874

PAUL.-NOL. *Carm.* 28.238-251
PLAUT. *Aul.* 16-19
PLAUT. *Aul.* 193-194
PLAUT. *Curc.* 376-386
PLAUT. *Pseud.* 1123-1135
PLIN. *HN* 27.20
PLIN. *HN* 28.199
PLIN. *HN* 29.42
PLIN. *Ep.* 4.2.5
PRUDENT. *Psych.* 454
PRUDENT. *Psych.* 520-521
PUBLILIUS SYRUS *Sent.* 1.6-7 (= Halm, *Rhet. Lat. Min.*)

QUINT. *Inst.* 9.3.89

Rhet. Her. 4.28.39
Rhet. Her. 4.38.50
RUTIL.-LUP. 2.6 (= Halm, *Rhet. Lat. Min.*)

SALL. *Cat.* 11.2-3
SALL. *Iug.* 103.5-6
SEN. *Controv.* 9.2.19
SEN. *Ep.* 45.33
SEN. *Ep.* 69.4
SEN. *Ep.* 75.11
SEN. *Ep.* 85.10
SID. APOLL. *Epist.* 3.13.3
SULP. SEV. *Mart.* 3.2
SULP. SEV. *Mart.* 17.6
SULP. SEV. *Mart.* 25.4-5
SULP. SEV. *Mart.* 25.6

TAC. *Hist.* 1.37.4-5

XEN. *Cyr.* 8.4.32